

frais et joyeux, tout empourprés du jus des grappes, qui vont des chars aux paniers, qui reviennent des paniers aux chars.

ERANTZ.

Laissez grandir l'enfant, laissez vieillir le vin !
 Pour qu'au déclin des jours ce fils, en qui j'espère,
 Verse une ardeur encore, avec ce jus divin,
 Dans le sang rajeuni de l'aïeul et du père...

Les vapeurs de novembre répandent leur fraîcheur sur la plaine, et le laboureur ensemence et féconde son champ avant de s'y coucher lui-même. Mais voilà qu'il s'arrête et s'agenouille au milieu d'un sillon inachevé. Le long du chemin creux un nombreux cortège de parents et d'amis conduit au cimetière l'aïeule vénérée.

FRANTZ A BERTHE.

Ah ! reçois à cette heure, avec ma plainte amère
 D'un bonheur envolé,
 Tout mon cœur dans un mot : Dieu m'a repris ma mère,
 Et tu m'as consolé.

BERTHE A FRANTZ.

Et moi dans un mot je rassemble
 Les plus saints noms et les plus doux :
 J'ai mon père et ma mère ensemble
 Et mon frère en toi, mon époux !

FRANTZ A SES FILS.

A genoux, mes enfants ! Donnez aux morts augustes
 Vos premières douleurs.
 Vous devez un sang pur aux vertus de ces justes ;
 Qu'ils aient au moins vos pleurs !
 Demandons nos vertus au tombeau de l'ancêtre !
 Offrons-lui nos remords !
 Dieu sème au fond des cœurs le bien qui doit y naître
 Dans la saison des morts,

" *